

## ITINERAIRE CHRETIEN (1918 - 2008) ET QUESTIONS D'AVENIR

Double réflexion : cette évolution se déroule dans le double cadre d'une Eglise très structurée et d'une société agitée par beaucoup d'événements dont certains sont dramatiques. Puis, elle s'achève par une réflexion d'ensemble sur la sécularité, l'Eglise et la foi aujourd'hui.

### I – ITINERAIRE

#### **Enfance et jeunesse.**

Né à Crozon, Finistère, où mon père est capitaine de douanes après avoir participé directement à la guerre pendant deux années. En 1920 il est nommé à Bergues où se passera mon enfance jusque 1932. Ces bourgs de Bretagne et de Flandre restent très marqués par la vie chrétienne. Mais même ailleurs, le monde est encore très religieux. Pratiquer, c'est être en état de grâce, éviter ainsi « l'éternelle flamme » (cantique connu « *Je n'ai qu'une âme qu'il faut sauver* »), la vie de l'au-delà apparaissant comme une certitude. Ceux qui sont plus loin de l'Eglise restent pourtant « chrétiens des quatre saisons ». Le baptême, la première communion, le mariage et l'enterrement religieux font quasiment l'unanimité. Saint Martin est fêté à Bergues par une procession aux flambeaux le onze novembre, et la procession du Saint Sacrement met en œuvre une extraordinaire décoration, assumée en grande partie par la municipalité. J'aide mon père à fixer le drapeau à la fenêtre et je prends part à la procession sur le char des moines de Saint Winoc.

Les institutions d'Eglise assurent une grande partie des soins de santé comme de l'accueil des vieillards (congrégations religieuses). Les écoles catholiques font face presque partout aux écoles publiques. Jusqu'à la troisième, pendant sept ans, je suis les cours du collège Saint Winoc où huit prêtres font classe à une centaine d'élèves. En troisième, nous ne sommes que deux élèves, suivis par un clerc à la fois très cultivé et poète. Mon père, devenu à sa retraite secrétaire en chef de la mairie, le fera nommer archiviste municipal, pour mettre en ordre la bibliothèque de l'Abbaye Saint Winoc, détruite à la Révolution, et dont les deux tours majestueuses se dressent encore sur l'horizon de la ville. Pendant les vacances, le patronage du vicaire rassemble la plupart des enfants. La vie culturelle (pièces de théâtre, bibliothèque, groupes sportifs, service des pauvres...) est également organisée dans des structures chrétiennes. A côté de ces organisations se développent dévotions (mariologie, Sacré Cœur, Sainte Thérèse de Lisieux) et pèlerinages, spécialement celui de Lourdes. Ce sera mon premier grand voyage en 1934.

Cette période est encore marquée pour l'Eglise universelle par une attitude défensive : le Syllabus de Pie IX (1864) et les textes anti-modernistes de Pie X (1903-1914) marquent la prédication du dimanche ou des missions, comme l'enseignement des séminaires. L'autorité de la hiérarchie n'est pas contestée, et le jeune évêque de Lille devenu cardinal Achille Liénart, est une figure très admirée.

La Société de l'époque est très marquée par le drame de 1914-1918 beaucoup de familles

restent en deuil, beaucoup d'enfants orphelins sont « pupilles de la Nation ». Manifestations d'anciens combattants ou visites des champs de batailles tout proches entretiennent le souvenir, alors qu'à partir des années trente, la crainte d'un nouveau conflit est provoquée par la montée des états totalitaires (Hitler, Staline, Salazar, Mussolini et bientôt Franco).

Entré au Grand Séminaire d'Arras (mes parents ayant pris leur retraite à Boulogne) en 1935, après mon succès au baccalauréat, j'y découvre un milieu sympathique, très préoccupé de pastorale, mais très refermé sur les questions d'Eglise et surtout masqué par un enseignement anti-moderniste : on y commente des thèses philosophiques et théologiques, sans aucune perspective historique ni ouverture sur l'actualité du monde. L'un de mes professeurs, devenu plus tard évêque du Puy, Joseph Chappe, m'avouait beaucoup plus tard, en réponse à l'envoi de mon premier livre, qu'il n'avait été, comme tous ceux de sa génération, qu'un professeur improvisé. La bibliothèque du séminaire est inexistante, et les revues sont prohibées. Mais en ces années, la préparation militaire tient aussi une grande place (1935-37) et je pars au service militaire par devancement d'appel en octobre 1937, venant tout juste d'avoir 19 ans.

## **AU COEUR DU MONDE**

Mon régiment de Lille est très marqué par le monde ouvrier. J'y deviens sergent en avril 1938, côtoyant ainsi beaucoup d'instituteurs publics, dans un milieu de sous-officiers de carrière très peu cultivés. Deux années vont se passer ainsi, à la fois dans la proximité du « peuple » mais aussi avec une certaine richesse de contacts occasionnels et dans un cadre de grande camaraderie. Nous avons failli entrer en guerre en 1938 : l'année 1939 se passera dans une perpétuelle inquiétude, la guerre intervenant en septembre, alors que j'allais être libéré à la fin de ces deux ans de service. Nouveaux contacts : nous formons des régiments de jeunes réservistes, en majorité ouvriers de Roubaix-Tourcoing. Jeunes pères de famille, cette situation les a complètement transformés j'apprends aussi par eux ce que sont les conditions de travail dans cette multitude d'usines textiles. Pour eux, quitter femme et enfants reste une déchirure quotidienne. J'ai été très frappé par ce changement d'attitude : on est très loin de l'insouciance des jeunes conscrits du quarante-troisième. L'absence d'événements au cours de la « drôle de guerre » renforcera encore ce sentiment d'être séparés des leurs sans grande raison.

Des le 10 mai 1940, les choses changent : à la frontière du Luxembourg, les premiers chocs se produisent. Pendant un mois, la ligne de front est stabilisée, marquée pourtant par des incidents sanglants : ainsi 25 tués le 1<sup>er</sup> juin autour de Longwy, parmi lesquels se trouve le jeune aumônier de notre bataillon. Mais les divisions blindées allemandes encerclent les armées de l'Est et nous entamons le 10 juin une retraite vers le Sud, talonnée par les forces ennemies. Nous nous battons cinq jours sur le canal de la Marne au Rhin, à Toul (après une retraite exténuante). Je suis blessé dans ce combat le 15 juin au matin et emmené de poste de secours en ambulance vers la ville de Bruyères. Nous sommes faits prisonniers dans un hôpital le 23 juin, l'armistice ayant lieu le 25. J'ai eu la chance d'avoir les soins suffisants pour éviter l'infection, l'ablation d'un bras. Ramené à Lunéville, je sors de l'hôpital au mois d'août, pour être envoyé dans un camp d'Autriche proche du Danube.

Deux remarques au sujet de cette période : l'ensemble des soldats engagés, y compris les

cadres, voient cet affrontement comme si on continuait la guerre 14/18 très peu sont sensibles à la défense de la démocratie contre la « peste brune » de l'hitlérisme. Ayant étudié au séminaire la lettre de PIE XI *Mit brennender sörge* (1937), j'étais très conscient de cet aspect, ce qui m'a éclairé jusque 1945 pour éviter le ralliement à Vichy et l'attitude collaboratrice de mon évêque d'Arras. Seconde remarque : la fraternité des combattants : quelques Allemands qui nous serraient de trop près pendant notre retraite sont faits prisonniers : ils marchaient avec nous et nous partagions conversations et repas. Quelques semaines plus tard, prisonnier dans un hôpital gardé par des jeunes Allemands, j'ai repéré les mêmes signes de fraternité.

### **CAPTIVITE EN AUTRICHE**

Dès octobre 1940, les sous-officiers n'étant pas astreints au travail, une université se constitue dans le camp. Je suis des cours de théologie avec d'excellents professeurs prisonniers, particulièrement en exégèse, en morale sociale (avec le futur supérieur du séminaire de la Mission de France), et en histoire. La présence de pasteurs protestants dans la baraque est aussi une grande occasion d'ouverture. Je réussis à sortir de captivité en juillet 1941, les Allemands ayant autorisé la France à envoyer en Syrie cinq mille cadres de carrière libérés. En modifiant notre livret militaire nous avons réussi à quelques-uns à rejoindre ce groupe, quitte à passer chez les gaullistes une fois arrivés en Syrie.

Nous nous retrouvons libérés à Avignon, bénéficiant d'une permission de huit jours pendant laquelle un armistice est signé en Syrie. Du coup, provisoirement libéré, je me retrouve au séminaire des jésuites à Vals près le Puy, où mon frère Marcel est professeur. C'est ma seule connaissance en zone libre. Ne pouvant rejoindre Arras et Boulogne, je rentre en octobre au séminaire du Puy autant l'esprit de résistance se manifeste chez les jésuites, autant le séminaire diocésain est pétiniste. Rappelé au service en décembre et janvier 42, j'encadre des algériens libérés vers l'Afrique du Nord et reste quelque temps dans un régiment de tirailleurs à Bône. Rentré en France, j'ai enfin les papiers nécessaires pour rejoindre mes parents près de Boulogne et rentrer au séminaire d'Arras en mai 42.

Une dernière année de théologie me conduit à l'ordination en juin 1943. Le séminaire d'Arras est aussi très pétiniste tandis que l'évêque d'Arras a prôné officiellement la collaboration avec l'Allemagne. Nous étions quelques-uns à refuser intérieurement ces orientations. Au séminaire académique de Lille, en octobre 43, même situation et même refus. Le cardinal Liénart était à l'époque très pétiniste. En juin 1945, ayant terminé les licences de lettres et de théologie, je suis d'abord nommé professeur de première au collège de Boulogne, mais très vite le supérieur du Grand Séminaire me récupère pour enseigner la théologie morale. J'étais très satisfait de la première nomination mais c'est la seconde qui finalement orientera toute ma carrière de professeur, extrêmement intéressante.

### **PROFESSEUR A ARRAS (1945/1958)**

J'avais connu un séminaire antimoderniste dix ans plus tôt, mais au cours de la guerre, un grand éveil intellectuel a traversé l'Eglise de France, et les Jésuites de Vals m'avaient beaucoup aidé à y entrer. J'ai d'abord enseigné avec le manuel classique la morale générale et la morale sociale (103 séminaristes pour deux années !), mais très vite, j'ai construit un cours personnel photocopié, ouvert aux questions nouvelles (marxisme, existentialisme,

personnalisme) et tenant compte de l'histoire (théologie positive au-delà de la « spéculative »). Les étudiants en étaient très satisfaits et m'en ont longtemps témoigné leur reconnaissance. Ces années furent pour moi très enrichissantes grâce à l'approfondissement de ces questions, très liées à la vie quotidienne. Mais mon évêque très conservateur (Victor Perrin) en était inquiet et prônait le « retour au manuel ». Quand je publiais un petit livre sur le « Sens du Péché » en 1954, il voulut lui-même être responsable de l'imprimatur alors nécessaire. Mais il l'accorda facilement. J'ai eu aussi quelques difficultés en 1957, en faisant une intervention au grand congrès de catéchèse à Paris, au moment où celle-ci était suspectée à Rome. En fin de période j'eus à enseigner pénitence et mariage, occasion là aussi d'un grand parcours historique et d'une réflexion sur le mal et l'amour humain. Quelques activités extérieures étaient aussi passionnantes : l'aumônerie des enseignants chrétiens avec sessions de formation, aumônerie ACO au cœur du monde ouvrier, participation l'été aux missions Thivollier avec les Fils de la Charité, d'une jeunesse très dynamique. J'ai même enseigné du grec aux demoiselles du collège Jeanne d'Arc, mes diplômes étant nécessaires pour que cet établissement soit habilité.

Mais cette période était aussi celle du raidissement romain : tous les auteurs que nous aimions (Chenu, Congar, de Lubac, Oraison ...) étaient écartés d'enseignement ou interdits de publication, comme Teilhard de Chardin. Mon évêque ne fut sans doute pas fâché de me voir demandé à Lille, à l'Université Catholique, pour m'occuper de ce qui s'appelait alors l'Ecole des Missionnaires du Travail.

### **A LA CATHO DE LILLE (1958-2002)**

L'accueil fut parfois mitigé. Ainsi l'abbé Lys, professeur de sciences, se moquait de mes étudiants « quand on rencontre dans le couloir de la Catho un clochard qui ne demande pas l'aumône, c'est un prêtre de l'EMACAS ». (Ecole des missionnaires d'Action catholique et d'Action sociale). De même le responsable financier, le chanoine Flipo, refusait tout crédit en me disant gentiment « L'EMACAS est une plaie ouverte au flanc de la Catho ». Mais beaucoup d'autres m'accueillirent avec joie, ainsi que le recteur récemment nommé, G. Leclercq. J'établissais moi-même mes programmes avec d'excellents professeurs, spécialement Michel Falise, qui venait d'entrer en même temps que moi à la Catho, le Père Liégé, remarquable professeur de catéchèse ou le futur cardinal Decourtray.

Et miraculeusement ce fut très vite, avec l'élection de Jean XXIII, la perspective du Concile, tandis qu'à Arras mon ami Gerard Huyghe remplaçait Victor Perrin. J'avais repris une Ecole qui avait onze étudiants très rapidement les effectifs augmentèrent : 22, 33, 44, 60 jusque 72 en 67/68. De nombreux auditeurs libres s'ajoutaient aussi à divers cours. Le nombre d'étudiants, qu'il fallait loger et nourrir m'obligea à changer deux fois de beaux. Ce qui posait des questions financières auxquelles j'ai du faire face sans aide extérieure. Beaucoup de canadiens s'inscrivaient à l'Ecole, à tel point que je créai une succursale de l'EMACAS à Montréal en 1970.

Ce fut pour moi une période très riche et même passionnante, d'autant plus que j'étais sollicité pour des interventions nombreuses en France ou dans les pays limitrophes et même au Canada, où je fus vingt fois professeur invité entre 1967 et 1978. Le dynamisme de l'époque conciliaire a beaucoup contribué à ce succès, en dépit des textes inattendus (*Humanae Vitae* de Paul VI, 1968), d'un Pape angoissé et craintif, publié contre l'avis de toutes les commissions conciliaires et texte récusé par le peuple chrétien, qui a acquis alors sa

responsabilité au cœur de l'Eglise.

L'Emacas se terminera en 1973. Les dernières années furent plus tendues : certains prêtres y venaient pour préparer leur retrait du sacerdoce, tandis que l'Ecole était très critiquée comme trop libérale, et spécialement son nouveau directeur, François Rolin. En 1971 nous avons réfléchi à plusieurs sur le célibat ecclésiastique (GARCE : groupe autonome de recherche sur le célibat ecclésiastique), texte publié dans la revue dominicaine du *Supplément*. L'archevêque, Mgr Gény, le chanoine Vancourt, de la Catho, nous étaient très hostiles. Cette période correspond à de nombreux départs dans le clergé : François Rolin et Jean Delmarle, qui ont longtemps travaillé avec moi, nous quittent en ces années. Ce fut pour moi une période difficile, après tant d'années de travail efficace et joyeux.

De 1973 à 1978, je reste attaché à la Catho (enseignements divers : secteur religieux et économique) ainsi qu'au séminaire régional. Mon travail de professeur invité au Québec continue : je participe à la formation permanente à Arras et je prends en charge l'aumônerie du groupe DCE (dirigeants et chefs d'entreprise) pour la région Nord. L'abbé Charles Lefebvre développe les groupes interdisciplinaires et ce sera pour moi une occasion de publications en 1979 avec JC Saily, *France, pays des inégalités ?*, puis quelques années plus tard, *l'Etat est-il maître de la vie et de la mort ?*, -avec Jean Moussé *Citoyens et chrétiens dans la vie publique*, puis avec Michel Falise *Repères pour une éthique d'entreprise, et Economie et foi*. Personnellement, je publie en 1990 *Chrétiens dans la cité* et en 1991, *Cent ans d'enseignement social de l'Eglise*. En 1978, j'ai été nommé directeur de l'IPER (Institut pastoral d'études religieuses), qui avait alors 110 étudiants. Cinq ans plus tard, ce chiffre est doublé.

## **DOUZE ANS DE VICE-PRESIDENCE**

De 1979 à 1991, je deviens vice-recteur, mon grand ami Michel Falise (que j'avais accueilli à la Catho en 1958) étant nommé Président-Recteur. Ce sera pendant douze ans un travail passionnant et varié, dans une Université qui s'accroît considérablement - tout en continuant mes enseignements et mes interventions diverses. Michel Falise devient le Président de la FIUC (Fédération Internationale des Universités Catholiques).

Nos rapports avec Rome connaissent des difficultés. Déjà en 1968, nous rééditons les *Etudes Sexologiques et Familiales* qui connaissent un grand succès, mais sont en contradiction avec *Humanae Vitae*. Charles Lefebvre est menacé de l'Index, mais il décédera à 60 ans, avant que l'enquête ne soit terminée (1988). L'incident majeur s'est produit en mars 1987 : le texte romain de J. Ratzinger, *Donum Vitae*, condamne toute sorte de procréation médicale assistée, y compris la «*fivete homologue* », pratiquée entre époux et que nos hôpitaux pratiquent comme ceux de plusieurs autres universités catholiques dans le monde. Comme Président de la FIUC, Michel Falise, prévenu par le cardinal Martini, envoie à Rome des propositions d'explication, mais n'en reçoit aucune réponse, pas même un accusé de réception. Ce refus, comme la raideur du texte romain, suscite l'opposition massive des universités catholiques leur expérience positive n'a pas été prise en compte, car sous l'influence de l'intégriste Jérôme Lejeune, la condamnation de principe est totale. Plusieurs semaines de discussions difficiles s'ensuivront, chacun restant sur ses positions. Michel Falise sera reçu par Jean-Paul II, qui ne lui dit pas un mot de l'affaire, mais montre ainsi que l'incident est clos. On n'en

reparlera plus par la suite. Vice-Recteur ecclésiastique, j'ai souvent été questionné par de nombreux médias qui exposaient honnêtement nos positions. Notre chancelier, Mgr Vilnet, hésitant au début, nous a mieux compris par la suite. J'ai écrit à cette occasion à mon vieil ami Decourtray, devenu cardinal à Lyon il m'a répondu très franchement « *Je suis consterné mais obéissant* »...

Le Concile Vatican II avait permis d'ouvrir la perspective de l'Eglise, d'abord communauté des chrétiens, puis groupes d'églises particulières (collégialité), avec un service de présidence soucieux d'unité. Mais en toutes ces années, Rome prend seule de manière autoritaire des décisions étroites et excessivement précises. La Curie romaine veut maintenir à tout prix la monarchie pontificale, qui détruit par elle-même tout l'espoir œcuménique que Vatican II avait soulevé. La situation n'a guère évolué depuis mais les papes se sanctifiant les uns les autres (St Pie IX. St Pie X. St Jean XXIII et bientôt St Pie XII et St Jean-Paul II), cette incroyable sacralisation du pape romain creuse chaque fois le fossé séparant les Eglises et glorifiant la monarchie romaine.

Dans les années 90, nous créons à la Catho des Centres d'éthique (médicale. économique et ingénieriale...). J'y travaillerai jusque 2002.

### **APRES 2003**

Des incidents de santé s'ajoutent au vieillissement : les activités diminuent. Je maintiens encore un certain nombre d'interventions (conférences, groupes divers, contacts à la Catho...) qui me permettent d'écrire un certain nombre de papiers, diffusés dans mon entourage. C'est l'occasion aussi de lire des livres remarquables (Moingt, F. Lenoir, Sesboué Quesnel...). En décembre 2007, la maladie s'aggrave (fonctionnement des reins et de la vessie) : longues semaines d'hôpital, lente convalescence, et statut de dialyse... Je peux faire face grâce à une prise en charge quotidienne et au maintien des facultés intellectuelles. J'atteins ainsi mes quatre-vingt dix ans dans une relative sérénité.

## **II - UN CHRISTIANISME EN PRISE AVEC SON TEMPS?**

Le sujet est immense ; j'ai rappelé dans mon récit quelques éléments de cette évolution. Il me semble pouvoir grouper mes réflexions autour de trois thèmes : un monde devenu séculier, une Eglise ayant enfin commencé son évolution grâce au Concile Vatican II, une foi beaucoup moins liée à l'évidence et retournant à ses sources évangéliques.

### **1 - Sécularité**

*Un monde devenu séculier.* Au séminaire où j'entrai en 1935, l'atmosphère était encore très anti-moderniste (PieX — 1903/1914). Dans un texte pourtant social (*Rerum Novarum*, 1891) Léon XIII écrivait cette phrase si étonnante pour nous : « *Après cette vie, qui n'est pas la vraie vie, enfin nous commencerons à vivre* ». L'important pour l'Eglise de ce temps c'est de permettre le salut éternel, chacun évitant les infractions graves déterminées par l'autorité ecclésiastique. La peur (J. Delumeau) héritée des discours missionnaires sur les « fins dernières » marque

beaucoup un monde encore religieux où chacun reste au moins fidele aux pratiques des quatre saisons de la vie. Le monde, marqué par le péché originel, engendre méfiance ou au moins désintérêt. Le transit dans la « *vallée de larmes* » n'a pas d'intérêt en lui-même : ce n'est pas un monde qu'il faut construire, c'est mon âme qu'il faut sauver. Pendant des siècles, l'Eglise est restée sur la *défensive* sans *dialogue*, et au XVIème siècle (Renaissance et protestantisme), et au XVIIIème (« Lumières » de la science et de la démocratie). Le XIXème siècle a connu des essais malheureux de restauration et développé le culte du pape, prisonnier du Vatican ».

Mais les circonstances tragiques du XXème siècle, un des plus barbares de l'histoire, vont à la fois détruire les illusions naïves du progrès et en même temps obliger les chrétiens à prendre en compte le mal ainsi révélé (« Croire après Auschwitz ») : chrétiens et « hommes de bonne volonté (Jean XXIII) ont à se mettre à l'œuvre ensemble pour reconstruire une civilisation détruite par les deux guerres mondiales et les ideologies totalitaires. Il n'y a progrès pour tous dans la paix et la justice qu'au moyen d'une *organisation démocratique* privilégiant les Droits de l'homme et un *humanisme universel*. Du coup, les efforts humains se concentrent sur cette perspective terrestre, seule réaliste, et se détournent des perspectives célestes. Le monde cesse ainsi d'être religieux et entre dans une sécularité souvent proche du sécularisme. La seconde moitié du XXème siècle, qui réussit à construire l'Europe et l'ONU, se finira sur quelques interrogations : *écologique* (l'homme doit respecter et non pas dominer la nature comme le disait Descartes), *universaliste* : ce qui a été réalisé par un certain nombre d'Etats privilégiés (nations occidentales développées et démocratiques) doit désormais s'élargir à tous les peuples de la planète ; *démographique*, comment réguler les naissances dans un monde si rapidement passe de un milliard (1860) à 6 milliards aujourd'hui, réalité dont l'Eglise a si peu pris conscience dans sa doctrine de la contraception. Ce qui ne peut se faire sans recul des privilèges des premiers bénéficiaires du progrès le respect de la nature et la place prise par les pays émergents sont au début du XXIème siècle des questions difficiles pour nos peuples d'Occident. Quel rôle l'Eglise peut-elle jouer dans cette transformation radicale ?

## **2- L'Eglise en notre temps**

« L'Eglise fait l'eucharistie et l'eucharistie fait l'Eglise » (De Lubac). La messe nous rappelle le message évangélique et par la communion des fidèles, réalise le corps du Christ au cœur du monde, selon la magnifique formule de Paul (Gal. 3,28) : « Tous un en Christ, ni homme ni femme, ni juif ni grec, ni homme libre ni esclave ».

### ***Deux mille ans plus tard, l'institution s'est bien modifiée.***

*Complexité.* L'Evangile se lit à travers un dogme. « Pleine de grâce » égale virginité et conception immaculée ; « Fils de Dieu » égale seconde personne de la Trinité. A l'aide de la philosophie du *temps* (*verbe, nature et personne, engendré non créé, transsubstantiation ...*), la doctrine se précise. Se développe aussi une nouvelle perspective : le culte du Saint Sacrement, avec ses diverses modalités (processions, saluts, adoration du Christ « prisonnier du tabernacle »). Autant d'éléments qui accentuent la coupure du catholicisme et des autres confessions.

*Société hiérarchique.* Dans un monde devenu universellement chrétien par la volonté de l'Empereur, les cadres religieux relaient ceux de l'Empire, au début du second millénaire « il y

a deux sortes de chrétiens, les clercs et les laïcs » (selon les juristes Gratien et Lombard) ; s'y ajoutent les religieux nés du monachisme et représentant la perfection grâce au refus du monde ; à eux les conseils, aux laïcs les préceptes.

*Société divisée, où chacun renforce ses particularités.* Dès le schisme d'Orient au onzième siècle, Grégoire VII proclame la monarchie pontificale dans les « Dictatus Papae ». La fracture protestante du seizième siècle renforcera aussi les particularités catholiques. Ainsi *les trois blancheurs* (Marie, l'Hostie, le Pape). A la Bible, lue par chaque protestant, s'oppose la doctrine du catéchisme qui détaille dogme et morale.

*Salut éternel de l'âme.* La prédication des fins dernières développe un climat de crainte et de peur (J.Delumeau). «Après cette vie qui n'est pas la vraie vie, enfin nous commencerons à vivre» (Léon XIII, dans *Rerum Novarum* ! ). On décrit dans le détail les séjours de l'au-delà (enfer, purgatoire, lumbes) ; on sait qui se trouve au Ciel : de plus en plus de saints sont répertoriés, grâce à leurs miracles.

*Antimodernisme.* « Les Lumières » du dix-huitième siècle ouvrent une nouvelle société, basée d'une part sur la raison et le progrès scientifique, d'autre part sur la démocratie et les droits de l'homme. L'Eglise renforce au contraire son caractère hiérarchique (ultra-montanisme, infailibilité pontificale, vérité romaine...) et, au temps de Pie X, bloque toute ouverture exégétique (Loisy et Lagrange), historique (Duchesne), philosophique (Laberthonnière et Blondel) ou démocratique (Sillon condamné en 1910). Teilhard de Chardin découvrant l'évolution, sera interdit de publication jusqu'à sa mort (1955). Une doctrine tatillonne de régulation des naissances est proposée en 1930. Rome condamnera sans dialogue les prêtres ouvriers.

### **Vatican II : de la défensive au dialogue**

*Jean XXIII et Vatican II* reconnaîtront enfin la valeur des recherches intellectuelles (les condamnés deviendront des experts) et le dynamisme des laïcs dans leur présence au monde. L'Eglise est d'abord une communauté organisée en *collégialité* (les Eglises de base) et jouissant d'un *service d'unité* (à ne pas confondre avec le monopole de la vérité). *Retour du dialogue œcuménique* : fin du « retour au bercail » et reconnaissance des richesses de chaque Eglise. *Hiérarchie des vérités*, le retour aux sources, mieux comprises, permet de minorer des dogmes récents. Ainsi le groupe des Dombes (cf. Sesboué) estime le retour à la communion des protestants possible sans les dogmes des 19ème et 20ème siècles. D'ailleurs, que signifie l'exemption du péché originel (ignoré de l'Orient) face à l'évolution qui supprime l'existence d'Adam ? *Présence au monde* : le dialogue est ouvert à tous les hommes de bonne volonté, car la vérité est une recherche. *Gaudium et Spes n°44* reconnaît ce que le monde apporte à l'Eglise. Celle-ci n'est pas faite pour son propre succès mais pour le salut du monde, anticipation du Royaume.

« *Souffle retombé* » aujourd'hui ? (Sesboué, page 342) ? Les grandes décisions importantes sont uniquement romaines : *Humane Vitae* (1968) a l'inverse des commissions conciliaires, fivete totalement interdite en 1987 : Jerome Lejeune, ami du Pape, est seul écouté tandis qu'on ne répond même pas à l'ensemble des Universités catholiques (M.Falise, président de la FIUC, conseillé par le cardinal Martini), qui ensuite désobéissent à Rome. Le même autoritarisme marquera l'intervention romaine en Amérique latine (Théologie de la libération) comme en

Allemagne, où les évêques sont contraints d'abandonner les conseils conjugaux qu'ils avaient mis en place. Le même immobilisme autoritaire se vérifie autour du problème des divorces ou du statut des prêtres. Autre exemple : Monseigneur Gaillot, qui n'était sans doute pas sans reproches, aurait pu entrer en dialogue avec l'épiscopat français : Rome a brutalement mis fin à sa mission, sans tenir compte de l'épiscopat français. Après les grands espoirs de Vatican II, beaucoup de chrétiens se sentent à nouveau blessés. J'essaie de les encourager par une formule humoristique (donc à ne pas prendre trop au sérieux : « je suis chrétien par choix, catholique de surcroît et romain par croix ! »). Malgré tout le dialogue continue, chacun ayant plus conscience de ses responsabilités pour équilibrer communauté, collégialité et service de présidence, et apporter à un monde sans repères les valeurs évangéliques.

### **3- LA FOI AUJOURD'HUI**

De multiples questions sont évidemment posées sur ce terrain : j'essaie de simplifier pour indiquer les mutations essentielles de la vie de foi d'aujourd'hui.

#### *I - Une double mutation*

A un christianisme indifférencié, dont tous les éléments bénéficient de la même certitude, succède en ce temps de sécularité une distinction très nette. D'une part, les valeurs évangéliques au cœur de la vie actuelle (anticipation du Royaume, vivre en ressuscité) paraissent très raisonnables aux yeux de tous, même incroyants (ainsi Comte-Sponville, ou Luc Ferry). D'autre part le mystère de l'au-delà reste du domaine de la foi qui dépasse la prise rationnelle : doctrine traditionnelle, puisque Thomas d'Aquin intitulait un article de la Somme « *Le même objet ne peut être à la fois su et cru* ». La croyance ne fait pas partie du savoir et les mystères de la foi sont au-delà de notre compréhension, et ces croyances ne peuvent être rationnellement prouvées. Au début du siècle, Mgr Mignot, très proche des questions du temps, ami de Loisy et de Blondel, et archevêque d'Albi, qui a beaucoup souffert de l'anti-modernisme, écrivait à un correspondant « J'espérais qu'en vieillissant ma foi s'affermirait... il n'en est rien... Plus on s'élève dans le monde intellectuel, plus les ténèbres s'épaississent, plus le mystère nous écrase » (*L.P. Sardella, Mgr Mignot. Cerf 2004, page 618*)

Ce visage humain du christianisme pourrait être résumé dans la formule du païen Celse au troisième siècle : « Leur législateur les a persuadés qu'ils étaient tous frères, et ils l'ont cru ». J. Moingt parle en ce sens d'un « humanisme évangélique » (*Etudes-octobre 2007*).

- D'où la deuxième mutation : la foi est restée longtemps centrée sur la vie éternelle et l'état de grâce pour y accéder en restant fidèle à de multiples impératifs énoncés par le Magistère. « La perfection religieuse devait dépasser sinon mépriser le « monde » (Les trois vœux). Aujourd'hui au contraire, le Concile Vatican II, prenant acte des réflexions intellectuelles et de l'engagement massif des militants chrétiens, a beaucoup insisté sur la présence au monde et la collaboration avec les hommes de bonne volonté. Sur le long terme c'est bien l'Occident qui a été pénétré de ces valeurs, même aujourd'hui laïcisées (*F. Lenoir - Le Christ philosophe- Pion 2007*).

#### *II- Les nouvelles questions du croyant moderne*

Une interrogation sur la *conceptualisation* de la foi, liée au langage d'une époque aujourd'hui

dépassé. Les dogmes n'ont pas à être figés mais exigent une adaptation permanente, facilitée par une connaissance scientifique des sources, grâce à l'exégèse, à l'histoire, à l'archéologie... Le Christ de la foi rencontre ainsi le Jésus de l'histoire.

- Se pose aussi problème du *merveilleux* dans la christologie, la mariologie (Immaculée Conception ou Assomption, sans aucune référence biblique), la description du ciel, avec les saints et les anges qui le peuplent.

- *Le dépassement des conceptions préscientifiques* : existence « historique » d'Adam et Eve, source du péché originel décrit par St Augustin mais ignoré de l'Orient, dimension étroite de l'espace et du temps, origine de l'homme, apparaissant désormais évolutive et multiple.

- Enfin et surtout *le désir du retour à l'unité* apparaît essentiel : on ne peut en rester à ces controverses du onzième et du seizième siècle ; seule une Eglise unifiée peut être aujourd'hui crédible pour nos contemporains.

### *III - D'où les éléments de la foi actuelle*

- Notre foi est désormais marquée par le retour aux sources, en recentrage sur l'essentiel, en dialogue avec les questions du temps présent, et par une simplification de l'institution, dépouillée de ses archaïsmes doctrinaires et hiérarchiques. Ainsi la foi se vit dans la présence au monde et se trouve renforcée par la modernité des valeurs évangéliques, qui donnent sens à l'existence et indiquent les **signes** qui éclairent l'engagement.

- L'Évangile donne **sens** à l'existence en opposant au « chacun pour soi » l'universalité de l'amour : l'amour est le sens de la sexualité, la fraternité celui du travail, et la solidarité celui de la vie politique et sociale. « Le salut se fait au jour le jour, dans les rencontres et les occupations de la vie ordinaire : pas dans le retrait, dans le sacré, mais dans le profane, dans la sécularité de la vie de ce monde » (J. Moingt. *Pour un humanisme évangélique*, Etudes Octobre 2007 p.349).

- Les signes évangéliques rendent encore plus concrète cette présence au monde : *signe du pauvre* (regardons le témoignage actuel de Mgr Gaillot) face aux exclus, aux immigrés, aux isolés, aux vieillards abandonnés...; *signe du pardon* et de la réconciliation, au-delà du droit, pour dépasser tant de conflits entre les personnes comme entre les nations ou les communautés, car nous sommes les « ambassadeurs de la réconciliation » (St Paul) ; enfin *signe du service* : les supériorités que je peux avoir (diplômes, savoir faire, talents. ou éducation) n'ont pas à me procurer d'argent ou de prestige social, mais me créent une exigence plus forte de service, comme le rappelle l'ultime message de Jésus dans le lavement des pieds. Oui, l'Évangile est bien adapté à notre temps la modernité de l'Évangile est le signe de sa vérité.

Mais n'oublions pas que la foi chrétienne s'est appuyée d'abord sur le témoignage apostolique de la Résurrection. « Si le Christ n'est pas ressuscité, ma foi est vide (St Paul). Si l'amour quotidien reste au cœur de la foi, elle est aussi marquée essentiellement par l'espérance mystérieuse de cette résurrection à laquelle le Christ nous fait participer. Je pourrais choisir l'absurdité d'un monde dont on ne sait ni l'origine ni le terme : la foi me fait préférer l'incroyable espérance du matin de Pâques.

## ***Eléments de bibliographie***

D.Cerbeleaud : *Marie un parcours dogmatique*. Cerf 2004. Remarquer la conclusion en forme de thèses, pp. 292-299.

B.Sesbouée, *La théologie au XXème siècle et l'avenir de la foi*, DDB 2007 travail extraordinairement éclairant.

F.Lenoir, *Le Christ philosophe*, Plon 2008. Une histoire du christianisme bien présentée par un incroyant, très ouvert.

J.Moingt : *Dieu qui vient à l'homme*, Cerf 2007. Cherche à retrouver l'inspiration de l'humanisme évangélique pour rentrer en communion avec un monde qui se ferme à l'appel de la foi. L'article des Etudes (octobre 2007) indique clairement l'orientation de sa pensée.

M.Quesnel, *Paul et les commencements du christianisme*, DDB 2001 — Une excellente présentation de la biographie et du contenu des écrits pauliniens.

L.P.Sardella, *Mgr Mignot (1842-1918)* — Un évêque français intelligent au temps du modernisme, ami de Loisy, défenseur de la conscience et de la raison face, a une autorité intransigeante. Remarquer en particulier son jugement sur PIE X : « Un saint redoutable. PIE X n'était pas bon, mais implacable et juge impitoyable, pas un mot de tendresse pour les errants. Tout en voulant ramener à Jésus, il en éloigne » (p.495).

*Jerome Régnier — 3 juillet 2008*

*Note complémentaires de Jérôme Régnier, décembre 2008*

Je me permets de me référer à ma foi personnelle. Dans mon adhésion au Christianisme, j'ai des éléments de type rationnel et des croyances de foi qui ne peuvent faire l'objet d'une preuve rationnelle:

. **AU plan du rationnel**, le message évangélique me donne à la fois sens et signes.

**Le Sens fondamental** est celui de l'amour (qui réhabilite la sexualité), de la fraternité dans le travail et de la solidarité en politique face au "chacun pour soi" du monde moderne.

**Les signes évangéliques** concrétisent ce sens « car le salut se fait au jour le jour dans les rencontres et les occupations de la vie ordinaire: pas dans le retrait, dans le sacré, mais dans le profane, dans la sécularité de la vie de ce monde », par un humanisme évangélique.

- **signe du pauvre**, face aux exclus de toutes espèces;

- **signe du pardon** (« nous sommes les ambassadeurs de la réconciliation » comme dit St Paul) ;

- Enfin **signe du service**: les supériorités que je peux avoir n'ont pas d'abord à me procurer plus d'argent et prestige, mais me créent une exigence plus forte de service, comme le rappelle l'ultime message de Jésus dans le lavement des pieds. Face aux défauts de l'époque, l'Évangile est bien adapté à notre temps : sa modernité est le signe de sa vérité, que la raison peut apprécier.

- **au plan de ma foi** se situe le mystère du Christ ressuscité: "Si le Christ n'est pas ressuscité, ma foi est vide" (St Paul). Si l'amour quotidien reste au cœur de la foi, celle-ci est marquée essentiellement par l'espérance mystérieuse de cette résurrection qui m'est promise, mais dont je ne peux obtenir une preuve rationnelle. Ce qui reste de l'ordre du pari de Pascal : entre l'absurdité du monde, dont je ne sais ni l'origine ni le terme, et l'incroyable espérance du matin de Pâques, je choisis l'espérance de Pâques.